

A. 10-02

NAF 28604 (3)

Casanova

Mémoires de ma vie

Tome III

Manuscrit autographe

401 f.

mon age de 15 ans

Chapitre IX

5 149

Mon arrivée à Paris année 1750

Je ~~sortis~~^{sortis} d'une porte à midi au Pont du ~~de~~^{de} l'obscure; je pris
une chaise pour aller, dîner à Terrave. Je deviens à l'auberge de
St. Marc, et je monte par un valet qui me conduisit à
ma chambre. Un bruit de ~~gaye~~^{gaye} se qui sortoit d'une ~~grande~~^{grande} cham-
~~bre~~^{bre} ouverte, ~~excite ma curiosité~~^{me excite à voir ce que c'étoit. Je vois}, et je vois en passant dix à douze
personnes à table; ~~je m'en vais; mais je me~~^{c'est tout simple, et j'allois mon chemin; mais je me} ~~vois~~^{vois} arrêter par
un te voila prononcé par une jolie femme, qui se lève, et
court à moi à bras ouverts, m'embrasse, et dit vite un cou-
vert pour mon cher cousin, et qu'on mette sa malle dans cette
chambre près de celle ci. Un jeune homme s'avance vers moi,
et elle lui dit: ne vous l'ai-je pas dit qu'il devoit arriver au-
jourd'hui ou demain?

Elle me fait asseoir près d'elle, et tout le monde qui y étoit levé
pour me faire honneur se remet à sa place. Vous avez sûrement
bon appétit; me dit elle en marchant sur mon pied, voila mon
futur que je vous présente, et voila mon beau pere, et ma belle
mere. Ces dames, et ces messieurs sont des amis de la maison.
D'où vient que ma mere n'est pas arrivée avec vous?

Voila enfin le moment dans le quel il faut que je parle
à votre mere, ma chere cousine, sera ici dans trois ou quatre
jours.

Je regarde attentivement la friponne, et je la reconnais
pour Cattinella danseuse fort connue, et à la quelle je n'ai
jamais parlé de ma vie. Je vois qu'elle me fait jouer un
faux personnage pour la commodité d'une piece de sa com-
position, et dont elle avoit besoin pour parvenir au denouement.
Curieux de savoir si je possedois bien le talent qu'elle me supposoit,
je m'y prête avec plaisir, sûr qu'elle me récompenseroit pour
le moins avec ses faveurs secrètes. Mon adresse devoit consister à
bien jouer mon rôle sans ~~exposer~~^{exposer} me compromettre. Sous
prétexte d'avoir besoin de manger je lui ai en attendant donné

Fonds Casanova. Casanova, Giacomo Girolamo. Histoire de ma vie. Livre III

Mon frere arrive à Paris

Tous les comedians italiens de Paris voulaient
me faire voir leur magnificence. Ils m'inviterent
à des repas, et me feterent. Carlin Bertinazzi qui
jouoit l'Arlequin, et que tout Paris adoroit me fit
souvenir qu'il m'avoit vu, il y avoit treize ans, à Pa-
doue, lorsqu'il venoit de Petersbourg avec ma mere.
Il m'a donné un beau diner chez Madame de la
Caillerie, où il logeoit. Cette dame étoit amou-
reuse de lui. Elle avoit ^{quatre} ~~deux~~ enfans qui voltigeoient
par la maison; j'ai fait mon compliment à son
mari sur les graces de ces petits, et le mari me
repondit qu'ils appartenoient à Carlin — Cela
se peut, mais en attendant c'est vous qui en avez
soin, et c'est vous qu'ils doivent reconnaître pour pere,
et dont ils porteront le nom — Oui: cela seroit en
droit; mais Carlin est trop honnête homme pour ne
pas s'en charger, quand il me viendra dans l'esprit de
m'en faire. Il sait bien qu'ils vont à lui, et ma fem-
me seroit la premiere à s'en plaindre s'il n'en
convenoit pas.

C'est ainsi que cet honnête homme pensoit, et c'est ainsi
qu'il s'expliquoit fort paisiblement. J'aimois Carlin
autant que la femme l'aimoit avec la seule difference
que les consequences de la tendresse n'étoient pas
celles qui font naître des enfans. Des affaires de cette
espece ne sont pas rares à Paris dans des gens d'une cer-

⁺
Boufflers, et Luxembourg

laine façon. Deux des plus grands seigneurs de la France troquaient de femme très paisiblement, et eurent des enfants qui portèrent le nom non pas de leur vrai père, mais du mari de leur mère; ~~et~~ ⁺ il n'y a pas un siècle que cela est arrivé, et les descendants de ces enfants sont connus aujourd'hui sous le même nom. Ceux qui savent l'affaire rient; et ils ont raison. Celui de pouvoir rire avec raison est un droit qui n'appartient qu'à ceux qui savent comme l'affaire est.

Le plus riche des comédiens italiens étoit Pantalón, il étoit père de Coraline, et de Camille, outre cela il avoit, et exerçoit le métier de prêter sur gages. Il voulut me donner à dîner en famille. Les deux sœurs m'enchantèrent. Coraline étoit enbretteuse par le prince de Monaco fils du Duc de Valentinois, qui vivoit encore, et Camille étoit amoureuse du comte de Melfort favori de la duchesse de Chartres, devenue dans ce temps la duchesse d'Orléans à cause de la mort de son beau père.

Coraline étoit moins vive que Camille, mais elle étoit plus folle; j'ai commencé à lui faire ma cour aux heures indues, comme personne n'en contenance; mais ces heures indues appartiennent aussi au devant; ainsi je m'y suis quelque fois trouvé dans l'heure même que le Prince venoit la voir. Dans les premières rencontres je ferois la reverence et je m'en allois, mais dans la suite on me disoit de rester, car ^{le prince} tête à tête de leur maître ne s'en

26 1391

dinairement ne savent que faire. Nous soupions en
trois, leur emploi étoit celui de me regarder, de m'
écouter, et de rire; le mien étoit celui de manger, et de
parler.

Mon devoir me parut celui de faire ma cour à ce prin-
ce à l'hôtel de Matignon rue de Lorraine. Je lui bien-
vint, me dit il un matin, que vous soyez venu, car j'ai
promis à la duchesse de Ruffec de vous conduire chez
elle, et nous irons d'abord.

Voilà encore une duchesse. Je ne demandois pas
mieux. Nous montons dans un Diablot, voiture de
mode, et nous voilà à onze heures du matin chez
la duchesse. Je vois une femme de soixante ans,
avec une figure couverte de rouge, un front cou-
perçonné, maigre, laide, et flétrie, avec une indécen-
cessement sur un sofa, qui à mon apparition s'écrie,
ah! voilà un beau garçon! Prince tu es charmant.

Vite! t'as-tu vu mon garçon. J'obéis tout éton-
né, et je me sens d'abord rebute par une puante-
leur de muse insupportable. Je vois un sein hideux,
que la Mégère ~~me~~ montrait tout entier, des boutons,
non viriles, parce qu'ils étoient couverts de
mouchoirs, mais palpables. On lui je? le prince
s'en va, et me dit qu'il me reverra son diable
dans une demi-heure, et qu'il m'attendrait chez
Coraline.

Le prince à peine parti, cette harpie me surprend
avec une deux heures bavantes qui m'offroient un baiser

agn

que j'aurais dû peut être avaler ; mais au même instant elle allonge un bras de charnè là, où la rage infernale attacherait la vilaine ame en me disant voyons si tu as un beau..... — Ah ! Mon Dieu ! Madame la duchesse — Tu te retires ? Quoi ! Tu fais l'enfant — Oui Madame... Car... — Quoi ? — J'ai, je ne peux pas — je n'ose... — Qu'as tu donc ? — J'ai la ch..... Ah ! le vilain cochen.

Elle se leve fâchée, et moi aussi, et je prends bien vite la porte, et je ion de l'Hotel ayant peur que le suisse m'arrete. Je prends un fiacre, et je vais narrer en propres termes la noire aventure à la comtesse qui a beaucoup ri, mais qui en même temps tomba d'accord avec moi que le prince m'avoit joué un tour sanglant. Elle loua la présence d'esprit avec laquelle je m'étois tiré de cette vilaine affaire ; mais elle ne m'a pas mis à même de la convaincre, que j'en avois imposé à la duchesse. Malgré cela je ne desespérai pas. Je savois qu'elle ne me voyoit pas aller amoureux.

Trois ou quatre jours après je lui ai dit à l'important de choisir, et je lui ai demandé mon congé en secret. Elle me promit la récompense de ma ^{ma} ~~le~~ tendresse pour le lendemain. Le prince de Monaco, me dit elle, ne reviendra de Versailles qu'après demain. Nous irons d'abord à la garenne, nous dînerons fêlé à table, nous chasserons au fusil, et nous reviendrons à Paris conter — A la bonne heure.

Le lendemain à dix heures nous montons dans un
cabriolet, et nous voilà à la barrière de l'aux-
vare. Au moment de la passer voilà un vis à vis à li-
vree étrangère qui nous rencontre arrette arrette.

C'étoit le Chevalier de Witternberg qui sans même
me daigner d'un regard commence à dire des douceurs
à Coraline, puis en mettant toute sa tête dehors lui
parle à l'oreille, elle lui répond de la même façon, il
lui parle encore, elle pense un peu, puis elle me dit,
en me prenant la main, et toute riante : j'ai une gran-
de affaire avec ce prince : aller à la gare, mon cher
ami, dîner y, chasser, et venir me voir demain. En
me disant cela, elle descend, elle monte dans le vis à
vis, et elle me plante.

Le lecteur qui s'est trouvé dans une situation pareille
à la mienne n'a pas besoin que je lui explique le genre
de colere dont je me suis trouvé enflammé dans cet
indigne instant. Je ne saurois pas l'expliquer à ceux
qui ne s'y sont pas trouvés. Je n'ai pas voulu rester
dans ce maudit cabriolet un seul ^{moment} instant ; j'ai dit au
domestique de s'en aller à tous les diables, j'ai mis le
premier fiacre que j'ai trouvé, et je suis allé chez
Pater au quel j'ai narré l'aventure toutant de colere.
Pater trouva mon aventure comique, pas neuve,
et dans l'ordre — Comment dans l'ordre ? — Dans l'or-
dre, car il n'y a pas de quereluchon au quel il n'en doive
arriver une pareille, et qui s'il a de l'esprit, ne doive être
disposé à en souffrir le desagrément. Pour moi je me

46
194
sens jaloux d'un travers pareil: je n'ignerois à en avoir
un demain. Je t'en fais compliment. Tu es sûr d'avoir
Coralline demain — Je n'en veux plus — C'est une
autre affaire. Veux tu que nous allions dîner à l'Hotel
du Roule? — Ma foi oui. Le projet est excellent. Al-
lons y.

L'Hotel du Roule étoit fameux à Paris. En deux mois
que j'y habitois je ne l'avois encore vu, et j'en avois la
plus grande amourette. La maîtresse femme qui avoit
mis cet Hotel l'avoit très bien meublé, et y tenoit
~~à~~ ^{à quatre} douze filles choisies. Elle avoit un bon cui-
siner, des bons vins, des excellents lits, et elle faisoit
accueil à tous ceux qui alloient lui faire des visites.
Elle s'appelloit Madame Paris, elle étoit protégée par
la Police, elle étoit à une certaine distance de Pa-
ris, de sorte qu'elle étoit sûre que ceux qui iroient
cher elle seroient des gens comme il faut, car
c'étoit trop loin pour y aller à pied. La police de
cher elle étoit excellente: tous les plaisirs étoient fa-
xes à un prix fixe, et pas cher. On payoit six francs
pour déjeuner avec une fille, douze francs pour y dîner,
un louis pour souper, et coucher. C'étoit une maison
réglée, et on en parloit avec admiration. Il me tar-
doit d'y être, et je trouvois qu'elle valoit mieux que
la garenne.

Nous montons dans un fiacre. Patu dit au cocher
à la porte chaillot — D'entends mon bourgeois.

Il y est dans une demi heure. Il s'arrête à une porte
cochère où j'ai l'Hotel du Roule. La porte étoit fermée.
Un domestique à moustaches sorti par une porte de derrière
vient nous regarder. Content de nos mines, il ouvre la
~~porte~~. Nous renvoyons notre fiacre, et nous entrons, et
il ferme la porte. Une femme bien mise, ^{polie} sans un œil, qui
montrait l'âge de cinquante ans ^{pour dîner}
et ~~qui~~ nous demande, si nous sommes allés, ^{et} cher elle pour
voir les demoiselles de la société. Nous lui disons qu'oui, et
elle nous mène dans une salle où nous voyons quatorze
filles en uniforme blanc de mousseline, leur ouvrage à
la main ~~arrangées~~ en demi cercle, qui à notre apparition se
levant, et nous font toutes en même temps une profonde
reverence. Toutes bien coiffées, toutes presque du même
âge, et toutes jolies qui grande, qui moyenne, qui petite, bruni-
ne, blonde, châtaines. Nous les parcourons toutes, et disons
à chacune trois ou quatre mots, et dans le même moment
que Patu choisit la sienne, je m'empare de la mienne.
Les deux choisies font un cri de joie nous sautant au cou,
et nous enlèvent de la salle pour nous conduire au par-
ter en attendant qu'on nous appelle à dîner. Madame
Paris nous laisse en nous disant aller Mercreux vous pro-
mener dans mon jardin, jouir du bon air, de la paix, de
la tranquillité, et du silence qui règne dans ma maison, et
je vous repens de la bonne santé des filles que vous avez
choisies.

Après une courte promenade chacun de nous conduit la
choisie dans une chambre verte chauffée. La fille que j'ai
choisie avoit quelque chose de Coralline, ^{ainsi je lui} ~~mais~~ après
un d'abord mes devoirs.
~~Le fait j'ai trouvé que ce n'étoit pas elle, et je me suis trouvée~~
~~plus malheureuse qu'au paravant.~~ On nous appella à ta-

Ile où nous dinames assez bien, mais à peine le café
pris, voila la bourgeoise, la montre à la main, qui rapelle
les deux filles, et nous disant que notre partie étoit
finie; mais que ^{payant encore six francs nous pouvions nous amuser} ~~pourvu que nous payions encore six francs~~
~~jusqu'au soir.~~ ~~Leur dit nous voudrions payer encore six francs chacun.~~

Patu lui répond qu'il le veut bien mais qu'il veut choisir
une autre, et je suis de son avis. — Allons vous êtes
les maîtres.

Nous rentrons donc dans le serail, et nous choisissons
de nouveau, et ~~chacun va se retirer avec sa chaise.~~ ^{nous allons nous promener}

Ce second conflit, comme de raison nous fit trouver
~~le temps trop court~~ ^{le temps trop court}. On vint nous l'annoncer dans un
moment désagréable, mais il ~~fallait~~ ^{fallait} plier, et obéir aux
lois. J'ai mis Patu ~~à part, je l'ai conduit au~~

~~part,~~ et après nos considérations philosophiques nous
trouvâmes que ces plaisirs mesurés à l'heure n'étoient
pas parfaits. Allons de nouveau lui dis-je au serail
choisissons une troisième, et attendons nous de l'avoir
en notre pouvoir jusqu'à demain. Patu trouva mon
projet de son goût, et nous allâmes le communiquer
à l'abbesse qui nous reconnut à ce trait pour gens
d'esprit. Mais lorsque nous rentrâmes dans la salle
pour faire un nouveau choix, et que celles que nous
avions eu se virent rejetées, toutes les autres se mo-
quèrent d'elles, et elles pour se venger nous ripostèrent et
dirent que nous étions des flandriens.

Mais je fus étonné lorsque j'ai vu cette troisième qui
étoit une beauté. Je me souvenois le ciel qu'elle m'étoit

échappée, car je me voyois sûr de la posséder qua-
 tre heures. Elle s'appelloit S^t Hilaire; c'étoit la même,
 qui sous ce même nom devint célèbre une année après avec
 un Milord qui la conduisit en Angleterre. Elle me regarda
 d'un air fier, et de mépris. J'ai dû employer plus d'une
 heure en me promenant avec elle pour la calmer. Elle me
 trouvoit indigne de coucher avec elle puisque j'avois eu
 la hardiesse de ne la ~~pas~~ prendre ⁿⁱ la première ni la
 seconde fois. Mais lorsque je lui ai démontré que mon
 inadvertence étoit la cause que nous allions y gagner
 tous les deux, elle commença à rire, et elle me devint
 charmante. Cette fille avoit de l'esprit, de la culture,
 et tout ce qu'il falloit pour faire fortune dans la profes-
 sion qu'elle avoit embrassée. Saturne me dit en italien lorsque
 nous songions que je ne l'ai prévenu que d'un instant,
 mais il voulut l'avoir cinq ou six jours après. Il m'a as-
 suré le lendemain qu'il avoit passé toute la nuit à dor-
 mir; mais je ne l'ai pas imité. La S^t Hilaire fut très con-
 tente de moi, et s'en vanta avec ses camarades. Je suis
 retourné ~~elle~~ chez la Paris plus de dix fois après ~~cette~~ la avant que
 d'aller à Fontainebleau, et je n'ai pas eu le courage d'en
 prendre une autre. La S^{te} Hilaire étoit glorieuse d'avoir
 su me fixer.

L'hôtel du Roule fut la cause que je me mis rapidement à
 la poursuite de Coralline. Un musicien vénitien nommé
 Guadagni beau, savant dans son art, et plein d'esprit se
 plaça à Coralline deux ou trois semaines après que je me mis

brouille avec elle. Le beau garçon qui n'avoit que l'apparence de la civilité rendit Coralline curieuse, et il fut la cause de la rupture avec le Prince de Monaco qui la trouva en flagrant delit. Mais Coralline ^{ne put faire qu'} elle se raccomoda un mois après avec le prince ^{et de si bonne foi} ~~car~~ qu'elle lui donna au bout de ^{neuf} mois un pouson ~~lui permit de lui faire un enfant~~. Ce fut une fille qu'elle appella Adelaïde, et que le Prince dota. Puis le prince la quitta après la mort du duc de Valentinois pour aller épouser Mademoiselle Brignole genevoise, et Coralline devint maîtresse du comte de la Marche, qui est aujourd'hui le prince de Conti. Coralline ne vit plus, ni un fils que ce prince eut d'elle qu'il appella comte de Monseal. Mais retournons à moi. Madame la Dauphine accoucha alors d'une princesse qui eut d'abord le titre de Madame de France. J'ai vu dans le mois d'Aoust au Louvre les nouveaux tableaux que les peintres de l'Académie royale de peinture exposoient au public, et ne voyant pas des batailles j'ai conçu le projet de faire venir à Paris mon frère François qui étoit à Venise, et qui avoit du talent dans ce genre là. ^{Parosselli} ~~Le seul~~ peintre de batailles que la France avoit, ~~comme l'a~~ ~~parosselli~~ étant mort, j'ai cru que mon père pouvoit faire la fortune; j'ai écrit à Monsieur Grimari, et à mon frère même, et je les ai persuadés; mais ~~mon père~~ ^{il} n'est arrivé à Paris qu'au commencement de l'année suivante.

Le roi Louis XV qui aimoit passionnément la chasse étoit accoutumé d'aller passer tous les ans six semaines de l'Automne à Fontainebleau. Il étoit toujours de retour à Versailles à la moitié de Novembre. Ce voyage lui coûtoit cinq millions; il conduisoit avec lui tout ce qui pouvoit

30 1799 51

contribuer aux plaisirs de tous les ministres étrangers, et de toute
la cour. Il se faisoit suivre par les comedians françois, et ita-
liens, et par ses acteurs, et actrices de l'opera. Fontainebleau
dans ces semaines étoit beaucoup plus brillant que Versailles.
Malgré cela la grande ville de Paris ne restoit pas sans
spectacles. Il y avoit tout de même opera, comédie fran-
çoise, et comédie italienne, car l'abondance d'acteurs étoit
si grande qu'on pouvoit s'y lier à l'un et à l'autre.

Mario pere de Balotti qui avoit parfaitement recon-
nu sa tante ~~je~~ devoit y aller avec Silvia sa femme, et toute
sa famille: il m'invita à aller avec eux, et accepter le logement
dans une maison qu'il avoit louée, et j'ai accepté. Je ne pou-
vois profiter d'une occasion plus belle pour connoître toute
la cour de Louis XV, et tous les ministres étrangers. Aussi
me suis-je alors présenté à Monsieur de Morosini aujourd'hui
Gouverneur de S.^t Marc, ambassadeur alors de la Republique
au Roi de France. Le premier jour qu'on donna l'opera il me
permit de le suivre. ^{c'étoit une musique de Lulli.} J'étois assis dans le parquet précisément au
dessous de la loge où se trouvoit Madame de Pompadour,
que je ne connoissois pas. A la premiere scene voila la fa-
meuse Le Mauv qui sort de la coulisse, et qui au second
vers, ~~la musique étoit de Lulli,~~ fait un cri si fort, et si inat-
tendu que je l'ai cru devenue folle; et je fais un petit éclat
de rire de tres bonne foi ne m'imaginant jamais qu'on pour-
roit le trouver mauvais. Un cordon bleu qui étoit auprès
de la Marquise me demande sec de quel pays je suis, et je lui re-
ponds sec que j'étois de Venise. — ~~lorsque j'étois~~ (lorsque) j'ai
été à Venise j'ai aussi beaucoup ri au recitatif de vos opera —
Je le crois, et je suis aussi sûr que personne ne s'est avisé de

vous empêcher de rire. — Ma réponse un peu verte fit
rire Madame de Pompadour, qui me demanda si j'étais vrai-
ment de là bas — D'où donc — de Venise — Venise, ^{Madame} ~~est~~,
n'est pas là bas; elle est là haut. — On trouve cette réponse
plus singulière que la première, et voilà toute la loge qui fait
une consultation pour savoir si Venise était là bas, ou là haut.
On trouva apparemment que j'avais raison, et on ne m'attaqua
plus. J'écoutais l'opéra sans rire, et comme j'étais enthousiaste je me
mouchois trop souvent. Le même cordon bleu, que je ne connaissais
pas, et qui était le Maréchal de Richelieu, me dit ~~que je~~ qu'il aper-
cevait les fenêtres de ma chambre n'étaient pas bien fermées
— Demandez pardon Monsieur; elles sont même ^{calfeutrées} ~~calfeutrées~~
On rit alors beaucoup, et j'en fus mortifié parce que je me suis
aperçu que j'avais mal prononcé le mot calfeutrées. ~~que je~~
~~vous fait entendre un mot indécent.~~ J'avais l'air tout humilié.
Une demi heure après M. de Richelieu me demande la
quelle de deux actrices me plaisait d'avantage pour la beau-
té — Celle là — elle a des vilaines jambes — On ne les
voit pas, ^{Monsieur et} après dans l'examen de la beauté d'une femme
la première chose que j'écarte sont les jambes.
Ce bon mot lui dit par hasard, et dont je ne connaissais pas
la force, me rendit respectable, ~~et fameux~~, et fit devenir
la compagnie de la loge curieuse de moi. Le Maréchal me
qui j'étais de M. Morosini même, qui me dit que je lui ferais
plaisir à lui faire ma cour. Mon bon mot devint fameux,
et le Maréchal de Richelieu me fit ^{un} ~~un~~ accueil gracieux.
Celui des ministres étrangers au quel je me suis attaché le plus
fut Milord Maréchal d'Ecosse Keith, qui l'était du Roi de Suède.
J'aurais occasion de parler de lui.

Ce fut le lendemain de mon arrivée à Fontainebleau
que je suis allé tout seul à la cour. J'ai vu le beau Roi

aller à la messe, et toute la famille royale, et toutes les dames de la cour qui me surprirent par leur laideur comme celles de la cour de Turin m'avoient surpris par leur beauté.

Mais en voyant une beauté surprenante entre tant de laideurs, j'ai demandé ^{à quelqu'un} comment s'appelloit la dame — C'est, Monsieur, Madame de Brionne, qui est encore plus sage que belle, car non seulement il n'y a aucune histoire sur son compte; mais elle n'a jamais fourni le moindre motif

pour que la médisance puisse en inventer une. — On n'

alloit tout seul rodant par tout jusqu'à l'intérieur des appartements royaux, lorsque j'ai vu dix à douze dames laides qui avoient plus l'air de courir que de marcher, et si mal qu'elles paroissent tomber le visage en avant.

Je demande d'où elle venoient, et pourquoi elles ~~se~~ marchoient si mal. — Elles sortent de chez la Reine qui va dis-choient si mal. — Elles sortent de chez la Reine qui va dis-

ner, et elles marchent mal, parceque le talon de leurs pantalons haut un demi pied les oblige à marcher avec les genoux pliés — Pourquoi ne portent-elles pas le talon plus bas — Parcequ'elles croient de paroître ainsi plus grandes.

Je m'entre dans une galerie, et je vois le Roi qui passe se levant appuyé avec un bras à travers les épaules de M^d d'Ar-

genson. La tête de Louis XV étoit belle à ravir, et plantée sur son cou l'on ne pouvoit pas mieux. Jamais peintre français ne put dessiner le corps de tête de ce monarque lorsqu'il la tournoit pour regarder quelqu'un. On se sentoit forcé de l'aimer dans l'instant. J'ai pour lors eu vu la majesté que j'avois en vain cherché ^{sur} la figure du Roi de Sardaigne.

Je me suis trouvé certain que Madame de Pompadour étoit devenue amoureuse de cette physionomie, lorsqu'elle ~~fut~~ parvint

à se procurer sa connoissance. Ce n'étoit pas vrai, peut-

Il n'en a peut-être rien vu — Ah, Monsieur; on voit tout à la cour.

être, mais la figure de Louis XV forçoit l'observateur à jeter ainsi.

J'entre dans une salle où je vois dix à douze courtisans qui se promènent, et une table préparée pour y dîner, faite pour douze, mais qui n'étoit convertie que pour un seul — Pour qui est cette table? — Pour la Reine qui va dîner. La voilà.

Je vois la Reine de France sans rouge, avec un grand bonnet, l'air vieux, et dévot, qui reménie deux nones qui mettent sur la table une assiette où il y avoit du beurre frais. Elle s'assied; et les dix à douze courtisans qui se promenaient se mettent devant la table en demi cercle éloignés de dix pas, et je me mets avec eux dans le plus profond silence.

La reine commence à manger ne regardant personne, et tenant les yeux toujours sur son assiette. Elle avoit mangé d'un plat; et l'ayant trouvé à son goût elle y retournoit, mais en y retournant elle ~~se~~ parcourut des yeux tous les assistants pour voir apparemment si elle en voyoit quelqu'un, au quel elle dût rendre compte de sa friandise. Elle le trouva, et elle lui adressa la parole ^{en disant} Monsieur de Louvendale.

A ce nom, je vois un bel homme ^{deux} ~~quatre~~ pouces plus haut que moi qui en inclinant la tête, et faisant trois pas vers la table lui répondit Madame — Je crois que le ragoût préférable à tous les autres est une fricassée de poullets — Je suis de cet avis là Madame.

Après cette réponse donnée dans le ton le plus sérieux, la reine mange, et le Maréchal de Louvendale recule de trois pas, et se remet à sa première place. La reine ne parla plus, finit de dîner, et retourna à ses chambres.

Curieux comme j'étois de connoître ce fameux guerrier, qui avoit mis Berg-op-koon, je me trouve enchanté d'y

32 1303
être parvenu à cette occasion. Consulté par la reine de France
sur la bonté d'une ficarée, et ayant donné son avis dans le
même ton qu'on prononce une sentence de mort dans un con-
seil de guerre. Enrichi de cette anecdote, je vais la regaler chez
Silvia à un elegant dîner où j'ai trouvé l'élite de l'agréable
compagnie.

Huit à dix jours après je me trouve à dix heures dans la
galerie en Haye avec tous les autres pour avoir le plaisir tou-
jours nouveau ^{de voir} passer le roi qui alloit à la messe, et le singulier
de voir ~~ses filles~~ le bout des jupes de Madames de France et
filles, qui en consequence de leur vêtement le montrait à tout
le monde avec toutes leurs épaules nues, lorsque je me vois sur-
pris par la vue de la Cava-machie, Giulietta que j'avois laissée
à Cesene sous le nom de Madame Querini. Si je fus surpris de la
voir, elle ne le fut pas moins en me voyant dans un endroit com-
me celui là. Celui qui lui donnoit le bras étoit le marquis de St
Simon premier gentilhomme de la chambre du prince de
Condé. — Madame Querini à Montaignello — Vous ici ? — Je me
souviens de la Reine Elizabeth qui dit saupex ubique jacet. —
La comparaison est très juste Madame — La badine, mon
cher ami, je viens ici pour voir le Roi, qui ne me connoit pas;
mais demain l'ambassadeur me présentera.

Elle se met en haye cinq à six pas au dessus de moi du
côté vers la porte d'où le roi devoit sortir. Le Roi entre, le
marquis de St Simon à son côté, et je le vois d'abord longuer
la prétendue Madame Querini, et tout en marchant je l'en-
tend dire à son ami ces précises paroles. Nous en avons ici de
plus jolies BnF
MSS

Je vois l'après dîner chez l'ambassadeur de Venise, et je le
trouve au dessert en grande compagnie assis à côté de Madame
Querini, qui me dit en me voyant tout ce qu'il y avoit de plus

gracieux, chose extraordinaire à cette époque qui n'avoit ni
sujet ni raison de m'aimer, car elle savoit que je la connoissois
à fond, et que j'avois su la mener. Mais je comprenais la raison
de tout, et je me disposais à tout pour lui faire plaisir, et même
à lui servir de faux témoin, si elle en avoit eu besoin.

Elle vient à parler de Monsieur Querini, et l'ambassadeur lui
fait compliment sur ce qu'il lui avoit rendu justice et l'épousant.

^{C'est,}
~~Je ne la savais pas~~ dit l'ambassadeur, ce que je ne savais pas.

Il y a, cependant, plus de deux ans, dit Juliette. C'est un fait, dit-
le général Spada

Je alors à l'ambassadeur, car il y a deux ans que ~~son Excellence~~
^{avec le monde} sous le nom de Querini
~~fut présentée pour Madame Querini par le général Spada~~

à toute la noblesse de Venise, où j'avois l'honneur de me trouver.

~~en la nommant Querini~~
Je n'en doute pas, dit l'ambassadeur en me regardant, puis-

isque Querini lui-même me l'écrivit. Lorsque j'ai voulu par-

tir l'ambassadeur me fit aller avec lui dans un autre cham-

bre pour me faire lire une lettre. Il me de-

manda ^{ce qu'on} ~~qu'on~~ disoit à Venise de ce mariage, et je lui ai

répondu que personne n'en avoit rien, et qu'on disoit même

que l'aine de la maison Querini alloit épouser une Ermonie.

J'écrirai après demain cette nouveauté à Venise — Quelle

nouveauté? — Que Juliette est vraiment Querini, puisque

V. E. ^{la présentera} ~~la présentera~~ pour telle à Louis XV. — Qui vous a dit

que je la présenterai? — Elle-même — Il se peut qu'elle ait

changé d'avis actuellement.

Je lui ai dit alors les paroles mêmes que j'avois entendu
sortir de la bouche du Roi, qui lui firent deviner la raison
que Juliette ne se soucioit plus d'être présentée. M. de S.^t Quin-
tin ministre secret des volontés particulières du monarque
étoit allé en personne après la messe dire à la belle veni-
tienne que le Roi de France étoit d'un mauvais goût, puis-
qu'il ne l'avoit pas trouvée plus belle que plusieurs au-
tres qui se trouvoient à la cour. Juliette partit de bon-

Fontaineble le lendemain de bon matin. J'ai parlé ^{au 305} ~~de~~ commencement de ces memoires de la beauté de Juliette; elle avoit dans sa physionomie des charmes extraordinaires, mais ils avoient perdu de leur force dans le tems que je l'ai vue à Fontaineble, outre cela elle mettoit du blanc, artifice que les françois ne savent pas pardonner; et ils ont raison, car le blanc desobe la nature. Malgré cela les femmes, dont le metier est celui de plaire enmettent toujours, car elles esperent toujours de trouver celui qui s'y trompe.

Après le voyage de Fontaineble, j'ai trouvé Juliette chez l'ambassadeur de Venise: ^{elle} me dit en riant qu'elle avoit plaisanté en se disant Madame Querini, et que pour l'avenir je lui ferois plaisir à l'appeller par son vrai nom de comtesse Prealti; ^{elle me dit d'aller la voir.} ~~elle me dit d'aller la voir.~~ ~~elle me dit d'aller la voir.~~ ~~elle me dit d'aller la voir.~~ J'y allai à l'Hotel de Luxembourg où elle logeoit. J'y suis allé tres souvent pour m'amuser de ses intrigues, mais je ne m'en suis jamais mêlé. Dans les quatre mois qu'elle passa à Paris elle fit devenir fou M. Janchi. C'étoit le secretaire d'ambassade de Venise, homme aimable, noble, et lettré. Elle le fit devenir amoureux d'elle, il se dit prêt à l'épouser, elle le flatta, et après elle le traita si mal, elle le rendit si jaloux, que le pauvre malheureux perdit l'esprit, et mourut peu de tems après. Le comte de Kaunitz ambassadeur de l'impératrice reine eut du goût pour elle, et le comte de Sizerdorf aussi. Le mediateur de ces amours par-

sagever étoit un abbé Luaro, qui n'étoit point riche, et
 étant fort laid ne pouvoit aspirer à ces faveurs que par
 le moyen de devenir son confident. Mais celui sur lequel
 elle avoit jeté un dessein étoit le Marquis de S. Simon.
 Elle vouloit devenir sa femme, et il l'auroit épousée, si elle
 ne lui avoit pas donné des fausses adresses, pour qu'il
 s'informe de sa naissance. La famille Preati de Verone,
 qu'elle s'approprioit, la venia, et M. de S. Simon qui mal-
 gré l'amour avoit su se conserver le bon sens eut la
 force de la quitter. Elle ne fit pas des bons coups à la-
 ris, car elle y laissa ses diamans engagés. De retour
 à Venise, elle se fit épouser par le fils du même M.
 Vicelli, qui ~~dix-huit~~^{seize} ans auparavant l'avoit tirée de
 la misère, et mise sur le trottoir. Elle est morte il y a
 dix ans.

À Paris j'allois toujours prendre des leçons chez le vieux
 Crebillon, mais malgré cela mon langage rempli d'ita-
 lianismes me faisoit souvent dire en compagnie ce que
 je ne voulois pas dire, et il estoit presque toujours de
 mes discours des plaisanteries très curieuses qu'on se
 ravoit après; mais mon jargon ne me prejudicoit pas
 par rapport à ce qu'on pouvoit juger de mon esprit; il me
 procuroit au contraire des belles connoissances. Plusieurs
 femmes qui comptoient me prièrent d'aller leur apprendre
 l'italien, pour se procurer le plaisir, disoient elles, de
 m'instruire dans le françois, et dans ce troc j'ai gagné
 plus qu'elles.

Madame Prædôt, qui étoit une de mes sœurs me ra-
 conta un matin étant encore dans son lit, et me disant qu'
 elle n'avoit pas envie de prendre leçon parce qu'elle avoit
 pris médecine le soir ~~avant que de se mettre au lit~~. Je lui
 ai demandé si pendant la nuit elle ~~n'avoit~~ ^{avoit} bien de char-
 ge, — Que me demandez vous donc? Quelle ~~charge~~ ^{unionte! Voyez}
 êtes insupportable. — Par bleu Madame: pourquoi prend-
 on une médecine si ce n'est pour se charger? — Une
 médecine purge Monsieur, et ne fait pas se charger, et
 que ce soit pour la dernière fois de votre vie que vous
^{servirez} ~~vous servez~~ de ce mot là — Je sais bien, ^{actuellement} ~~que~~ que j'y
 pense, qu'on peut me mal interpréter; mais vous direz tout
 ce que vous voudrez, c'est le mot propre — Voulez vous
 déjeuner — Non madame. Cela est fait. J'ai bu un café
 avec deux saroyards de doré — Ah mon Dieu! je suis per-
 due. Quel furieux déjeuner! Expliquez vous — J'ai bu un
 café, comme je le bois tous les matins — Mais cela est
 bête, mon ami; un café c'est la boutique où on le vend;
 et ce qu'on boit est une tasse de café — Bon! Est-ce que
 vous buvez la tasse? Nous disons en Italie un café, et nous
 avons l'esprit de deviner que nous n'avons pas bu la bou-
 tique — Il veut avoir raison. Et les deux saroyards com-
 ment les avez vous avalés? — M'empêchez de doré. Il n'étoient
 pas plus grands que ceux que vous avez là sur votre table de
 nuit — Et vous appellez cela des saroyards? Dites biscuits —
 Nous les appelons en Italie saroyards, madame, car la mode
 est venue de Saroye, et ce n'est pas ma faute si vous avez

pensé que j'ai mangé deux de ces commissionnaires qui se he-
rent aux coins des rues pour servir le public, et que vous appeller
savoyards, tandis qu'ils sont peut être d'un autre pays. Pour l'
avenir je dirai que j'ai mangé des bécarts pour me confor-
mer à vos usages; mais permettre que je vous dise que le ter-
me de savoyards leur est plus propre.

Voilà son mari qui arrive; elle lui rend compte de nos ques-
tions; il rit, il lui dit que j'ai raison. Sa nièce entre. C'était
une demoiselle de quatorze ans, sage, spirituelle, et fort mo-
deste: je lui avois donné cinq à six leçons, et comme elle
aimoit la langue, et s'y appliquoit beaucoup, elle com-
mençoit à parler. Voilà le fatal compliment qu'elle me fit

Signore sono incantata di vi vedere in buona salute —
Je vous remercie Mademoiselle, mais pour traduire je suis
charmée il faut dire ho piacere. Et encore pour traduire
de vous voir il faut dire di vedervi, et non pas di vi vedere —
Je croyois, Monsieur, qu'il falloit mettre le vi devant —
Non Mademoiselle nous le mettons derrière.

Voilà Monsieur, et Madame, parés de rire, la demoiselle
qui rougit, et moi interdit, et de regret d'avoir dit une bêtise
de ce calibre; mais c'étoit fait. Je press un livre en bou-
chant, et désirant en vain que leur rire finisse; mais il
a duré plus qu'une semaine. Cet equivoque incident con-
vint Paris, et me rendit fameux; mais j'ai enfin connu la
force de la langue, et pour lors ma fortune diminua.
Crevillon après avoir bien ri, me dit qu'il falloit dire
après, et non pas derrière. Mais si les François se divert-
toient des fautes que je commettois en parlant leur langue

je ne prenois pas mal ^{ma} revanche en relevant certains usages ridicules de la leur. — Monsieur, je lui demande, comment se porte Madame votre épouse — Vous lui faites bien de l'honneur. — Ne s'agit pas d'honneur; je vous demande comment elle se porte. Un jeune homme au bois de Boulogne tombe de cheval; j'accours pour le relever, mais le voila debout, et lerte — Vous êtes vous fait du mal? — Tout au contraire Monsieur. — La chute vous a donc fait du bien.

Je suis chez madame la presidente pour la première fois, son neveu tout brillant arrive, elle me presente, et elle lui dit mon nom, et ma patrie — Comment donc Monsieur vous êtes italien? Par ma foi vous vous presentez si bien que j'aurais gage que vous êtes françois — Monsieur en vous voyant j'ai couru le même risque; j'aurais parié que vous êtes italien — Je ne saurois pas d'en avoir l'air.

J'étois à table chez M^{lle} de Lambert, on observe une coquetterie que j'avois à mon doigt ou la tête de Louis XV étoit gravée à la perfection. Ma bague fait le tour de la table, tout le monde trouve la ressemblance frappante: une jeune marquise me rend la bague, et me dit est-ce vraiment un antique?

— C'est à dire la pierre? Oui Madame certainement.

Tout le monde rit, et la marquise, reconnue pour remplie d'esprit, ne s'arrête pas à demander pourquoi on rit. On parle après dîner du Rhinocéros qu'on monstroît pour vingt quatre sous par tête à la foire S^t Germain. Alors le soir, alors le soir, Nous montons dans un équipage,

nous descendons à la foire, nous faisons plusieurs tours dans
 les allées cherchant celle où étoit le Rhinocéros. J'étois seul
 homme je serois de mes bras deux dames, la spirituelle mar-
 quise nous devançoit. Au bout de l'allée où on nous avoit
 dit que l'animal se trouvoit, son maître étoit assis à la porte
 pour recevoir l'argent de ceux qui vouloient entrer.
 A la vérité c'étoit un homme vêtu à l'africaine, ba-
 zané, d'une grosseur énorme, qui avoit l'air d'un mon-
 stre; mais la marquise devoit pour le moins le reconnoi-
 tre pour homme. Point du tout. — Et ce vous, Monsieur,
 le Rhinocéros? — Entrez, Madame, entrer. — Elle nous
 voit étouffée de rire, et voyant le vrai Rhinocéros, elle
 se ^{croit} obligée ^{de} demander excuse à l'africain en l'as-
 surant qu'elle n'avoit de sa vie vu des Rhinocéros,
 et que par conséquent il ne devoit pas s'offenser si elle
 s'étoit trompée.

Au foyer de la comédie italienne, où pendant les en-
 tractes se trouvent les plus grands seigneurs, qui vien-
 nent là pour se chauffer dans l'hiver, et toujours
 pour s'amuser en parlant aux actrices qui se tien-
 nent là assises en attendant leur tour dans les rôles
 qu'elles jouent, j'étois assis près de Camille sœur
 de Coralline que je faisois rire en lui contant fleu-
 rette. Un jeune conseiller qui trouvoit mauvais
 que je l'occupasse, suffisant dans ses propos m'attaqua
 sur une idée que j'ai donnée d'une pièce italienne,

et fit trop paroître sa mauvaise humeur en critiquant
 mal ma nation. Je lui répondois de bicoque en regardant
 Camille qui rioit, et la compagnie présente se tenoit
 attentive à l'aïeant, qui n'étant que d'esprit n'avoit jura-
 qu'alors rien de désagréable. Mais il parut devenir se-
 rieux lorsque le petit maître tournant son discours sur
 la police de la ville dit que depuis quelque tems il étoit dan-
 gereux de marcher la nuit à pied à Paris. Dans le mois
 passé, dit-il, Paris a vu à la place de Greve sept pendus,
 dont cinq étoient italiens. C'est étonnant. Pas étonnant,
 lui dis-je, car les honnêtes gens vont se faire pendre hors
 de leur pays, preuve de cela soixante français furent
 pendus dans le courant de l'année dernière entre
 Naples, Rome, et Venise. Ainsi cinq fois deux fois
 soixante, et vous voyez que ce n'est qu'un roc-fes-
 sieurs furent tous pour moi; et le jeune conseiller
 partit. Un aimable seigneur qui trouva ma réponse
 bonne, s'approcha de Camille, lui demanda à l'oreille
 qui j'étois, et voila la connoissance faite. C'étoit M. de
 Marigni frère de Madame la Marquise, que j'étois en-
 chargé de connoître pour lui présenter mon frère que
 j'attendois de jour en jour. Il étoit surintendant des ba-
 timens du roi, et toute l'academie de peinture de-
 pendoit de lui. Je lui en ai parlé d'abord, et il me
 promit de le protéger. Un autre jeune seigneur lia
 discours avec moi, me pria d'aller le voir, et me dit
 qu'il étoit le duc de Matalone. Je lui ai dit que je

nation fait contre son roi, la nation veut se rendre libre; son ambition est noble, et raisonnable, et elle conduira son entreprise à maturité sous le règne de ce monarque, qui par une combinaison singulière, est unique à une âme sans ambition successeur de soixante, et cinq rois tous du plus au moins ambitieux, et jaloux de leur autorité. Mais est-il vrai semblable que son âme passe dans le corps de son successeur?

La France a vu sur le trône plusieurs autres monarques pauvres, haïssant le travail, ennemis des soucis, et uniquement occupés de leur propre paix. Retirés dans le centre de leurs palais ils abandonnoient le despotisme à leurs maires, qui agissoient en leur nom, et ils étoient toujours rois, et vrais monarques; mais le monde n'a jamais vu un roi comme celui-ci, qui de bonne foi s'est rendu chef de la nation qui s'est assemblée pour le détroner. Il semble enchaîné d'être à la fin parvenu à ne devoir penser à autre chose qu'à obéir. Il n'étoit donc pas né pour régner; et il sembleroit certain qu'il regarde comme ses propres ennemis tous ceux qui animés d'une véritable amitié pour ses intérêts n'adhèrent pas aux décrets de l'assemblée tous faits pour avilir la majesté royale.

BnF
MSS

Une nation qui se revoltte pour recouvrer le joug du despotisme, qu'elle nomme, et nommera toujours tyrannie, n'est pas chose rare; car elle est naturelle, ~~preuve~~ de cela est que le monarque s'y attend toujours, et se garde de la

cher la bride, car il est sûr que la nation ne manquera
 pas de prendre le mors aux dents. Ce qui est rare, unique,
 et inouï est un monarque qui se rend chef de vingt trois
 millions de ses sujets, et qui ne leur demande autre
 chose si non qu'ils lui laissent le vain nom de roi, et de
 chef non pas pour les commander, mais pour exécuter
 leurs ordres. Soyez, leur dit-il, législateurs, et je ferai exé-
 cuter tous vos loix, pourvu que vous me prestiez main for-
 te contre ~~ceux~~ ^{les} qui, ^{qui} multins, ne voudroient pas obéir; et
 vous serez d'ailleurs les maîtres de les déchirer à belles
 dents, et les mettre en pièces sans aucune forme de
 procès, car qui pourroit s'opposer à vos volontés? Vous
 occuperez positivement ma place. Ceux qui y trouve-
 ront à redire seront les nobles, et les prêtres, mais ce
 n'est qu'un contre vingt cinq. C'est à vous à leur cou-
 per les ailes physiques, et morales pour les mettre
 hors d'état de assigner des bornes à votre autorité, et de vous
 nuire. Pour ~~faire~~ ^{parvenir à} cela, domptez l'orgueil des prêtres
 en donnant les dignités ecclésiastiques à vos égaux, et
 ne leur donnant que les appointemens qui leur sont né-
 cessaires pour se soutenir. Pour ce qui regarde la noblesse,
 vous n'avez pas besoin de l'appauvrir, il suffit que vous
 ne la respectiez plus à cause de ses vains titres de naî-
 sance: il n'y aura plus de nobles: prenez l'exemple des
 sages réglemens turcs: quand ces mérites ne se ven-
 rent plus ni marquis, ni ducs, ils modéreront leur am-
 bition, et le seul plaisir qui leur restera sera celui de
 dépenser leur argent en magnificences, et tant mieux

pour la nation, car leur dépenses verseront leur ar-
gent dans elle, qui la fera circuler, et grandir dans le
commerce. Pour ce qui regarde mes ministres, ils seront
sages à l'avenir, car ils dépendront de vous, et ce ne
sera pas à moi à juger de leur capacité: je les choi-
siraï moi même pour la forme; mais j'en renverrai
tant que vous voudrez. Par là je venais enfin termi-
ner la tyrannie par laquelle ils m'opprimoient, en me
faisant faire tout ce qu'ils vouloient, et me compromettant
très souvent, et en observant toujours l'état sous mon nom.
Je n'en disois rien; mais je n'en pouvois plus. M'en voilà
à la fin délivré. Mes femme, mes enfants avec le reste,
mes frères, mes cousins ~~et~~ nobles princes du sang me
condamneront, je le sais, mais en eux mêmes, car ils n'o-
seront pas me parler de cela. Je leur serai plus redou-
table à présent sous votre haute protection, que lorsque
je n'avois à ma défense que ma maison, dont je vous
ai aidé moi même à démontrer au public l'inutilité.

Ceux qui sont mécontents, et qui sont allés vivre hors
du royaume y reviendront un jour ou l'autre s'ils en au-
ront envie, et si non ils faut les laisser faire tout ce qu'ils
veulent: ils disent qu'ils sont mes vrais amis, et ils me font
rire, car je ne peux avoir autres vrais amis que ceux qui
conforment leur façon de penser à la mienne. Tout ce
qu'il a au monde d'important ^{selon} pour eux sont les anciens
droits de notre maison à la royauté annexée au despotisme;
et tout ce qu'il a d'important au monde, selon moi, est pre-
mierement ma paix, et second lieu l'extirpation de la tyran-

nie que mes ministres exerçoient sur moi; tranquillement
votre contentement. Je pourrois encore vous dire que ce qui
m'intéresse est la richesse du royaume si j'étois chancelier,
mais je ne m'en soucie pas: c'est à vous à y penser, cela ne
regarde que vous, puisque le royaume ne m'appartient plus;
je ne suis plus roi de France; mais je le suis com:
me vous dites fort bien, des François. Tout ce que je vous deman:
de est de vous dépêcher, et de me permettre en fin d'aller à
la chasse, car je suis las de m'ennuyer.

Cette harangue historique ~~est~~ vraie à la lettre et je crois
démonstrative que la contre révolution ne peut pas arriver.
Mais elle est aussi démonstrative qu'elle arrivera lorsque le
roi changera de façon de penser; et il n'y a pas d'appar:
ence, comme il n'y a pas d'apparence qu'il puisse avoir
un successeur qui lui ressemble.

L'assemblée nationale fera tout ce qu'elle voudra mal:
gré la noblesse, et le clergé parce qu'elle à son service le
peuple effronné aveugle exécutés de ses ordres. On peut
actuellement regarder la nation française comme la poudre
à canon, ou comme le chocolat: et l'un, et l'autre ~~est~~
~~l'autre~~ ^{sont} composés de trois ingrédients: leur bonté ne
peut, et ne peut dépendre que de la dose. Je vous nous
fera voir quelles étoient les ingrédients qui excédoient avant
la révolution, ou quels ^{ceux qui} ~~sont~~ ^{actuellement} excèdent ~~après~~. Tout ce
que je sais est que la persécution du souffre est mortelle, et
que la vanille est un poison.

Pour ce qui regarde le peuple il est par tout de la même
nature: donnez six francs à un crocheteur pour qu'il crie vi:
ve le roi, il vous fera ce plaisir, et pour trois livres il criera un
moment après que le roi meure. Mettez y un bûche feu à

39 citadelle ³¹⁷
la tête, et il demantelle dans un jour une ~~montagne~~
de marbre. Il n'a ni lois, ni système, ni religion, les dieux
sont le pain, le vin, et la faïence fine, il croit que liberté
veut dire imprévisibilité, ^{qui aristocrate} ~~que d'aristocrate~~ signifie figure, que de-
magogue veut dire pasteur amoureux de son troupeau.
Le peuple en fin n'est qu'un animal d'une grandeur
immense qui ne raisonne pas. Les prisons de Paris regorgent
de prisonniers qui étoient tous membres du peuple avant
l'été. Que quelqu'un aille leur dire je vous ouvre les por-
tes de votre prison si vous vous engagez à faire sauter en
l'air la sale de l'assemblée, ils acceptent, et ils y vont.
Tout peuple est une union de bœufs. Le clergé
de France le sait; aussi ne compte-t-il que sur lui, il peut
parvenir à lui inspirer un zèle de religion, qui peut être
encore plus fort que celui de la liberté qu'on ne connoît
que par une abstraction, dont les fêtes matérielles ne
sont pas susceptibles.

On peut d'ailleurs ne pas croire que dans l'assemblée
nationale il y ait un seul membre uniquement animé
du bien de la patrie. L'âme de chacun est l'intérêt
qui peut lui être propre, et il n'y en a pas un seul qui
étant roi est imité Louis XVI. BnF
MSD

Le Duc de Maffei me fit faire connoissance avec
les princes D. Marcantonio, et D. Jean Baptiste Bor-
ghese romains, qui se divertissoient à Paris, et vivoient
sans aucune faste. J'ai remarqué que lorsque ces prin-
ces romains sont présentés à la cour de France il ne sont
reconnus que sous le titre de marquis. Par la même raison
on ne vouloit pas donner le titre de princes aux princes russes,

Louis XV étoit grand en tout, et il n'auroit eu aucun défaut, si la flatterie ne l'eût forcé à en avoir. Comment pouvoit-il savoir d'être mauvais, tandis qu'on lui disoit toujours qu'il étoit le meilleur des rois? La princesse d'Orléans accoucha dans ce temps-là d'un garçon. Son mari qui étoit ambassadeur de Naples desira que Louis XV en fût le parrain, et le Roi le voulut bien. Le caduc qui il fit à son fils fut un régiment. L'accouchée n'en voulut point, parce qu'elle n'aimoit pas le militaire. M. le Maréchal de Richelieu ne dit qu'il n'a jamais vu le Roi tant rire comme lorsqu'il fut informé de ce refus.

qu'on presentoit; on les appelloit crax. Cela leur étoit égal, car ce mot veut dire prince. La cour de France fut toujours minutieuse sur l'article des titres. Il ne faut que lire la gazette pour voir cela. On est avare du titre de Monsieur, qui d'ailleurs court les rues, on dit sieur à toute personne qui n'est pas titrée. J'ai observé que le roi n'appelloit ^{appelloit} evêque que aucun de ses évêques, il les appelloit abbés. Il affectoit aussi de ne connaître aucun seigneur de son royaume, dont il ne voyoit pas le nom inscrit entre ceux qui étoient à son service. La hauteur de Louis XV cependant n'étoit que celle qu'on lui avoit insinuée dans l'éducation, elle ne lui étoit pas caractéristique. Lorsqu'un ambassadeur lui presentoit quelqu'un, le presenté retournoit à la maison sur que le Roi de France l'avoit vu; et voilà tout. C'étoit le plus petit de tous les français principalement vis à vis des dames, et vis à vis de ses maîtresses en public: il disgracieoit quiconque osoit leur manquer dans la moindre chose; et personne ne possédoit plus que lui la vertu royale de la dissimulation, gardien fidèle d'un secret, et enchaîné ~~de~~ quand il ~~trouvait~~ se trouvoit sur qu'il avoit une chose que tout le monde ignoroit. M. D'ou femme en est un petit exemple. Le Roi seul savoit, et avoit toujours su que c'étoit une femme, et toute cette querelle ^{que ce} faux chevalier eut avec le bureau des affaires étrangères fut une vraie comédie que le roi a laissée aller jusqu'à la fin pour en faire divertir.

J'ai connu chez la Duchesse de Turla Mademoiselle Gaudin, qui on appelloit Lolotte, qui étoit maîtresse de Milord Albe: mortel ambassadeur d'Angleterre, homme d'esprit, très noble, et très généreux, qui se plaignoit à Lolotte une nuit de se moment avec elle de ce qu'elle louoit la beauté des

étoiles qu'elle voyoit dans le ciel, tandis qu'il ne pouvoit
pas lui en faire présent. Si ce lord eût été ministre en
France lors de la rupture entre la nation, et la française ~~en~~
~~elle~~, il auroit accommodé tout, et la malheureuse guerre, qui
fit perdre à la France
~~valut à l'Angleterre~~ tout le Canada ne seroit pas arrivée.
Il n'est pas douteux que la bonne harmonie de deux na-
tions dépend le plus souvent des ministres respectifs qu'elle
tiennent aux cours qui sont dans le cas, ou dans le danger de
se brouiller.

Pour ce qui regarde sa maîtresse tous ceux qui l'ont con-
nue ont porté sur elle le même jugement. Elle avoit
toutes les qualités pour mériter de devenir sa femme, et
les plus grandes maisons de France n'en pas trouvant que le
titre de Miladi Albemarle lui fût nécessaire pour l'admet-
tre à leur société, ^{aucune femme} et ~~personne~~ n'étoit choquée de la voir
arriver à son côté parce qu'on savoit qu'elle n'avoit autre titre
que celui de maîtresse de Milord. Elle étoit parée des bras
de sa mère entre ceux de Milord à l'âge de treize ans, et
sa conduite fut toujours irréprochable; elle eut des enfants que
Milord reconnut, et elle mourut comtesse d'Essex. Je
porteroi d'elle à la place

BnF
MSS

J'ai connu dans ce temps là chez M. Mocenigo ambas-
sadeur de Venise une vénitienne venue du Chevalier Winne
anglois qui venoit de Londres avec ses enfants. Elle y étoit
allée pour s'assurer de sa dot, et de l'héritage de son mari,
qui ne pouvoit passer à ses enfants à moins qu'ils n'abandon-
nent la religion anglicane. Elle avoit fait cela,
et elle retournoit à Venise contente de son voyage. Cette
dame avoit avec elle sa fille aînée qui n'avoit que l'âge de
dix-sept ans, mais son caractère étoit déjà peint à la perfection sur
sa belle physionomie. Elle vit aujourd'hui à Venise veuve du

feu comte de Rosenberg, mort à Venise ambassadeur
de l'impératrice reine Marie Thérèse: elle brille dans sa
patrie par sa sage conduite, par son esprit, et par ses vertus
sociales portées au suprême degré. Tout le monde dit d'
elle que le seul défaut qu'elle a est celui de n'être pas riche.
C'est vrai, mais personne ne peut s'en plaindre; elle est mêm
me seule ^{à en sentir} ~~à en sentir~~ la grandeur quand il lui enpeche
d'être généreuse.

J'ai eu dans ce tems là un petit démêlé avec la
justice française.

Mademoiselle Varior.

La fille cadette de Madame Quinson, qui me logeoit, venoit souvent dans ma chambre sans être appelée, et m'étant apprise qu'elle m'aimoit, je me suis trouvée singulier il je me fusse avisé de faire le cruel avec elle; d'autant plus qu'elle ne marquoit pas de mépris, elle avoit une jolie voix, elle lisoit toutes les brochures du jour, et elle parloit de tout à tout, et à travers avec une vivacité faite pour plaire. Son âge étoit le balagnique de quinze à seize ans.

Pour les quatre, ou cinq premiers mois il n'y a eu entre elle et moi que des entartillages, mais m'étant arrivée une fois d'entrer fort tard je l'ai trouvée endormie sur mon lit. Curieux de voir si elle se reveille je me suis couché à côté d'elle tout seul, je m'y suis mis, et tout le reste va sans dire. A la pointe du jour, elle est descendue, et elle est allée se mettre dans le sien. Elle l'appelloit Mimi. Deux ou trois heures après, le hasard voulut qu'une marchande de mode vienne avec une jeune fille me demander à déjeuner. La jeune fille étoit jolie, mais ayant trop travaillé avec Mimi, je leur ai dit de s'en aller après avoir passé une heure avec elles à causer. Lorsqu'elles sortirent de ma chambre, voilà Madame Quinson qui entre avec Mimi pour faire mon lit. Je me mets à écrire, et je l'entends dire Ah les coquines! — A qui en voulez vous Madame? — L'équime n'est pas bien obscur; voilà des draps alimés — s'en est fâché; excusez: ne dites rien, et changez les —

— Que je n'en dise rien? qu'elles retournent.

Elles descendent pour aller prendre d'autre draps, Mimi reste, je lui reproche son impudence, elle rit, et elle me dit que le ciel a protégé l'innocence de l'événement. Depuis ce jour là Mimi ne se gêna plus: elle venoit coucher avec moi, quand elle en avoit besoin, et sans me gêner je la renvoyois quand j'en ^{voulois pas} avais ~~pas besoin~~, et notre petit ménage étoit des plus tranquilles. ^{Quatre mois après} ~~Mimi me dit qu'elle étoit grosse:~~ notre alliance Mimi me dit qu'elle étoit grosse: ~~elle me dit qu'elle étoit grosse: elle me dit qu'elle étoit grosse:~~

~~Je lui ai répondu que je ne savois qu'y faire —~~ Je lui ai répondu que je ne savois qu'y faire — Il faut penser à quelque chose — Penser-y — A quoi veux-tu que je pense? Il arrivera ce qu'il pourra. Le parti que je prends est celui de n'y pas penser.

Au cinquième ou sixième mois le ventre de Mimi rend la mère convaincue de la chose; elle l'apprend par les douleurs, elle la bat, l'oblige à en convenir, veut savoir qui est l'auteur de cet embarras; et Mimi lui dit, et peut être sans mentir, que c'étoit moi.

Madame Quinson monte, et entre dans ma chambre furieuse. Elle se jette sur un fauteuil, elle prend la peine, elle soulage sa colère en me disant des injures, et elle finit par me dire que je devois me disposer à épouser sa fille. A cette intimation, j'entends de quoi il s'agit, et je lui réponds que je suis marié en Italie — Et pourquoi donc êtes-vous allé faire un enfant à ma fille — Je vous assure que je n'ai pas eu cette intention, et encore qui vous a dit que c'est moi? — Elle, Monsieur, elle même: elle en est sûre — Je lui en fais compliment. Pour moi je suis prêt à jurer que je

42 1313

n'en suis pas sûr. — Ainsi donc? — Ainsi rien. Si elle est grosse,
elle accouchera.

Elle descend avec des menaces, et je la vois de ma fenêtre
monter dans un fiacre. Le lendemain je me vois cité devant
le commissaire du quartier; j'y vais, et je trouve là Madame
Quinson armée de toutes pièces. Le commissaire après m'avoir
demandé mon nom, depuis quand j'étais à Paris, et plu-
sieurs autres choses, et avoir écrit toutes mes réponses,
me demanda si je convenais d'avoir fait l'injure dont j'
étais accusé à la fille de Madame la dame qui était là. —
Monsieur la bonté, Monsieur le Commissaire, d'écrire moi
pour moi ma réponse — Fort bien — Je n'ai fait au-
cune injure à Mimi fille de la dame Quinson que vous,
et je m'en rapporte à Mimi même, qui est toujours pour
moi la même amitié que j'ai eu pour elle. — Elle dit
que vous l'avez engrainée — Cela est possible, mais cela
n'est pas sûr — Elle dit que c'est sûr, puisqu'elle n'a
eu autre homme que vous — Si cela est vrai, elle est
malheureuse, car un homme ne peut ajouter foi sur
cette matière là qu'à sa femme — Que lui avez vous
donné pour la réduire — Rien, car c'est elle qui m'a
réduit, et nous nous trouvâmes dans l'instant d'accord
— Était elle pucelle — Je n'en ai été curieux ni
avant, ni après: ainsi j'en sais rien — Sa mère vous
demande une satisfaction, et la loi vous condamne —
Je n'ai point de satisfaction à lui donner, et pour ce
qui regarde la loi, j'y succomberai volontiers, lorsque je
l'aurai vue, et que je me trouverai convaincu que je
l'ai entraînée — Vous en êtes déjà convaincu. Trouver

Fonds Casanova. Casanova, Giacomo Girolamo. Histoire de ma vie. Livre III

Casanova, Giacomo (1725-1798). Producteur d'un fonds d'archives. Fonds Casanova. Casanova, Giacomo Girolamo. Histoire de ma vie. Livre III. 1789-1798.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr.

Après dîner on part du Rhinocéros qu'on
montrait à la foire St Germain. Allons le voir, allons
le voir. Nous montons dans un équipage, nous de-
scendons à la foire, nous parcourons les allées pour
trouver l'endroit où on le montrait. Étant seul hom-
me, je donnois mes bras à deux dames : la jeune
marquise brillante d'esprit nous précédait. Au bout
de l'allée où on nous avait dit que l'animal se trou-
vait, son maître étoit assis à la porte pour rece-
voir l'argent des curieux. A la vérité, c'étoit un
gros homme barbare, à longues moustaches, et vêtu
à l'afrique qui avoit l'air rebuffant; mais la mar-
quise devoit du moins le reconnoître pour homme.
Point du tout : elle lui demande si c'étoit lui le
Rhinocéros. Après avoir vu l'animal, elle lui dit qu'il
devoit l'excuser parce qu'elle n'avoit jamais vu de
Rhinocéros.

BnF
MSS

Au foyer de la comédie italienne, où pendant
les entractes les plus grands seigneurs vont s'arrêter,
pour causer entr'eux ou avec les actrices, je me trou-
vois assis près de Camille lui faisant des contes à rire.
Un jeune robin, qui trouvoit mauvais, que je la lui occu-
passe, me lançoit des lardons, et je lui en rendois d'
autres. Camille rioit, et la compagnie se tenoit atten-
tive à l'avant. Le robin tournant le propos sur la
police de la ville dit que depuis quelque temps il étoit dan-
gereux de marcher la nuit par les rues de Paris.
Dans le mois passé, dit il, on a vu à la grève sept
pendus, dont cinq étoient italiens. Ce n'est pas étonnant

lui dis-je, car les honnêtes gens vont tous se faire pendre
loin de leur patrie. Dans cette année on a pendu en Ita-
lie soixante françois. Cinq fois douze fait soixante : vous
voyez que c'est un troi. Les vicius furent pour moi, et le
petit maître partit. Un aimable seigneur, au quel ma
repartie plut, demanda à Carmille qui j'étois, et la con-
noissance fut d'abord faite. C'étoit le marquis de Ma-
sini, ci devant de Vandiere frere de la Pompadour. Je
fus charmé de le connoître par rapport à mon frere
que j'attendois tous les jours; et dont la fortune pouvoit
dependre de ce seigneur qui étoit surintendant des ba-
timens du roi. Toute l'academie de peinture depen-
doit de lui. Je lui en ai parlé d'abord, et il me promit
de le protéger. Un autre jeune personnage italien lui
discours avec moi, me disant qu'il étoit le duc de Massa-
lone, et m'invitant à aller chez lui. Je lui ai dit
qu'il y avoit huit ans que je l'avois vu enfant à
Naples; et que D. Felio Caraffa son oncle avoit été
mon bienfaiteur. Nous sommes devenus en peu de
jours amis intimes. C'étoit un beau garçon qu'on
feroit voyager pour le rendre capable de se marier.
On le croyoit nul, et il se disoit tel lui-même. Je ne
lui ai jamais cru.

1751

Mon frere est arrivé à Paris dans le mois d'Avril
de cette année 1751. Je l'ai logé avec moi au troi-
siesme étage, niant de le voir avec une perruque tan-
dis qu'il avoit une grande quantité de cheveux. Pour le
lui faire croître, pour l'accoutumer à parler françois,
et pour lui apprendre à se bien présenter je l'ai gardé

117 73 73
en secret trois mots. Ayant beaucoup d'esprit il devint
françois rapidement. Il commença d'abord à tra-
vailler dans sa chambre, faisant des petits tableaux
dans lesquels il montrait beaucoup d'habileté; mais
~~ce n'étoit pas ce qu'il falloit pour le goût françois.~~
Le lecteur saura bien tout comme il débuta: il n'
avoit pas encore vingt quatre ans.

M. de Morosini ayant terminé son ambassade,
et étant retourné à Venise, son successeur Moe-
nigo arriva. Il étoit parent de M. de Bragadin.
C'étoit un homme très doux, et aimable au possible:
il m'assura d'abord que dans toutes les occasions je
pourrois compter sur sa protection. Il devint d'abord
grand ami de milord marechal, ^{le} qui alloit très souvent
diner chez lui, et qui étoit triste quand il ne m'y trouvoit
pas, parce qu'il n'y avoit alors personne avec qui il pût
parler de Constantinople.

Cet ambassadeur Mosenigo devint amoureux de
Madame de Colande qui lui fut cruelle, et pour
se distraire il s'adonna au jeu, et perdit de très
grosses sommes. Il devint mélancolique, et il se tua
vers la fin de la seconde année de son ambassade;
mais il choisit une mauvaise mort. Il donna de la
tête contre la hauteur d'appui de la cheminée
de marbre. Il n'expira que trois jours après. Je ne
sais pas comment un homme qui ne sait pas com-
ment il faut s'y prendre pour se donner la mort
puisse se résoudre à se tuer. Le suicide du malheu-
reux Chantfort me fait toujours rire.

Dans l'été madame la Dauphine accoucha d'un duc de Bourgogne. Les fêtes que j'ai vues à l'occasion de cette naissance ~~me font réfléchir~~ ^{me font réfléchir aujourd'hui} à ce que c'étoit que l'amour tant vanté de la nation françoise à se voir ~~à la tête de sa famille~~. J'ai entendu plusieurs personnes dire que ce que les françois firent, et pourrissent à faire pour ~~gagner~~ leur liberté, demontre qu'ils en sont dignes. Ceux qui leur font cet éloge entendent parler de leur bravoure. Mais cette ^{bravoure} liberté à quoi l'ont ils employée? C'est comme si on disoit que les seuls assassins méritent la souveraineté de toute la terre.

Dans la cour que j'ai faite à M. de Maigni j'eus le plaisir de connoître à fond son caractère. N'étoit doux, très aimable en compagnie, bienfaisant, modeste, et aimant le sexe, et la table. On rioit sous sa coupe, le voyant décoré du cordon bleu; on avoit tort: il le portoit en force d'une charge qu'il avoit dans l'ordre. Il ne signoit jamais Maigni qu'y me tenant le nom de sa famille Poillon. Il ne vouloit en imposer à personne. Il épousa une riche fille d'une blanchisseuse, et il mourut avant l'âge de quarante ans. Sa sœur aussi mourut jeune, et la fille aussi mademoiselle d'Etol avant l'âge de puberté. Toute cette famille mourut, et la mort étant le plus grand des malheurs, quand elle est immortelle, je ne vois pas quel fondement puisse avoir la jalousie, et la haine de ceux que ces passions amusent.

Allant très souvent chez le Duc de Matalone,
 j'ai connu M. de Senale noble napolitain de la
 première classe. Il me parla beaucoup de madame
 Chiara Micheli dame vénitienne, dont il avoit
 été fort amoureux. Il adoroit Paris parce qu'il
 y goûtoit tous les plaisirs de la vie en pleine liberté;
 mais un fort désagrement lui fit voir qu'il se trom-
 poit. Il fut arrêté, et conduit en prison à force
 l'évêque lui, et son camarade Rannucci quarante
 de Bologne pour avoir été surpris chez lui dans
 la rue du Colombier les cartes à la main jouant
 à Pharaon tenant la banque. Le comte de Car-
 tilhona Montdragon l'a réclamé à Compiègne,
 où dans ce moment la cour étoit, et M. de
 Senale, et M. de Rannucci passèrent alors à Fontenay.
 Six mois après M. de Senale vint mettre maison
 à Paris, où il mourut dix ans après pour s'être trop
 livré aux plaisirs de Venus n'ayant pas encore l'âge
 de cinquante ans. La veille de sa mort, il me donna
 une bague qui valoit mille ecus à titre de souvenir.
 J'étois alors riche, comme le lecteur le verra à
 sa place.

Dans ce même temps j'ai fait connaissance avec le
 prince Borghese ^{et son père J. J. Baptiste}. J'étois présent,
 lorsque le nonce les présenta au roi, qui n'ayant
 l'étiquette ne les honora que d'un simple regard.
 Ce regard vouloit dire; je vous connois actuelle-
 ment. La gazette de la cour les annonça par
 le titre de marquis Borghese: on ne donnoit le

titre de princes qu'aux françois, aux souverains, et à ceux que les cours attachées par les liens du sang annonçoient. Pour ce qui regarde les Russes qu'on appelloit princes pour tout, on ne les connoissoit à Versailles que pour Czar, tout comme on ne vouloit appeller l'impératrice que Czarine. Quelques années après on fut forcé à changer de ton.

Entre les autres ridiculités des scribes de Versailles, il étoit à remarquer, qu'on appelloit le sieur tous ceux qui n'étoient titrés par noblesse, ou par emploi de distinction. Pour le de on l'ajoutoit à des noms où on le trouvoit très comique prenant cette particule dans son acception naturelle. J'ai bien ri quand j'ai vu que le roi ne donnoit que le titre d'abbé à tout évêque. Ces meilleurs la cependant ne prenoient pas à des abbayes, mais à des diocèses.

Louis XV affectoit aussi de ne connoître aucun seigneur de son royaume à moins qu'il ne fût à son service. Le duc de Bourbon, qui trauchoit du souverain, n'étoit jamais allé à la cour. La haubert cependant n'étoit pas caractéristique à ce roi; elle n'étoit qu'insinuée par le cardinal de Fleury. Il étoit le plus poli de tous les françois, principalement vis à vis des dames, et des ses maîtresses aussi en public, car tête à tête l'armeur doit se moquer de toute politesse. Il disgracioit inévitablement tous ceux qui osoient leur manquer même dans des bagatelles, et personne ne pouvoit plus que lui la vertu royale de la dissimulation; et l'autre qualité tant nécessaire à un souverain, celle de savoir garder un secret: quand il se croyoit sûr d'être le seul qui savoit une chose que tout le monde

ignoroit, il en étoit enchanté; comme, par exemple, le sexe du fameux chevalier d'Éon, dont tout le monde étoit à l'obscure. Le roi savoit tout. Il voulut savoir tout ce que les Français faisoient dans la loge, sans le faire recevoir, et il fut obéi. Il vit tout dans une cache, et cela n'étoit connu que d'un seul frère.

Louis XV avoit de l'esprit, et étoit grand en tout. Il n'avoit en aucun défaut essentiel, si la flatterie ne l'eût forcé à en avoir. On dit qu'il étoit avare; mais on peut en douter, car on excuse trop facilement les souverains de ^{ce} vilain vice. On veut que leur économie soit invincible, et on a raison; mais rien n'est si difficile qu'une économie de souverain qui soit impénétrable. La flatterie qu'on employa pour tromper Louis XV fut si forte qu'on lui fit souvent prendre pour vrai le faux. Comment pourroit-il croire d'être mauvais tandis que les portemens ne faisoient que lui dire qu'il étoit le meilleur des rois? Mais malgré cela il connoissoit leurs ambition, et les détestant à travers juste titre, il vouloit un grand ouvrage de les supprimer. Grand Dieu! C'est incroyable. Son successeur réduit par Monrepos les roquets. Quand la philosophie pense à cette faute, elle est tentée de dire que le trop bon Louis XVI mérita dans ce moment là la mort. Mais son bourreau ne devoit jamais être la nation. C'étoit la fougue qui devoit le punir. Occidit illa dies.

La princesse d'Ardeur accoucha dans ce temps-ci d'un garçon. Son mari ambassadeur desira que le roi fût son parrain, et le monarque nomma son fils lieutenant d'un régiment, et ce fut le ministre de la guerre,

qui en donna la nouvelle à Son Excellence. L'accouchée ne voulut pas de ce présent. Elle fit dire au roi qu'elle le remercioit, parcequ'elle ne pouvoit se figurer sans prisonnier que son fils un jour dût aller à la guerre. Le maréchal de Richelieu m'a dit qu'il n'avoit jamais vu le roi tant vive comme lorsqu'on lui dit que la princesse détestoit la guerre à ce point là.

Chez la duchesse de Tulle j'ai connu mademoiselle Fosse qui on appelloit Solotte, que étoit maîtresse de Milord d'Albemarle ambassadeur d'Angleterre, homme d'esprit, très noble, et très généreux, qui se promenant aux Tuilleries avec elle une très belle nuit, la pria de ne pas trouver belles les étoiles parcequ'il ne pouvoit pas les lui donner. Si ce lord eût été ministre d'Angleterre en France lors de la rupture entre la cour, et celle de Versailles ^{l'année 1755} il auroit accomodié tout; et la malheureuse guerre qui coûta à la France le Canada, ne seroit pas arrivée. Il n'est pas douteux que la bonne harmonie entre deux nations dépend le plus souvent des ministres respectifs qu'elles tiennent entre elles.

Pour ce qui regarde Solotte, tous ceux qui l'ont connue lui ont rendu la justice qu'elle méritoit. Elle avoit toutes les qualités qui pouvoient la rendre digne de devenir femme de milord. Les plus grandes maisons de France ne croioient pas que la qualité de femme de Milord d'Albemarle lui fût nécessaire, pour lui faire le plus gracieux accueil. Aucune dame n'étoit choquée de la voir assise à son côté dans les assemblées où elle alloit par la raison qu'elle n'étoit que la maîtresse de Milord.

Elle étoit passée des bras de sa mère entre ceux de son
amant à l'âge de treize ans, et sa conduite avoit été
toujours irréprochable. Elle eut de milord deux enfans
qu'il reconnut; et elle mourut marquise d'Exouville.
Je parlerai d'elle dans l'année 1758.

Ce fut dans l'automne de cette année que j'ai
connu chez l'ambassadeur Mocenigo une vénitienne
que quinze à seize années avant ce tems l'on ap-
pelloit la belle ~~Congest~~^{Giv}. Elle avoit rendu amour
reux un anglais qui s'appelloit XCV. Il l'avoit
épousée, et après lui avoir fait six enfans il étoit
mort catholique par une conversion arrivée au lit de
la mort fruit des instances de son épouse. Elle venoit
de Londres où elle étoit allée pour mettre son fils
ainé en possession de l'héritage du père, comme son
cadet, et ses quatre filles. Ils durent tous se faire
anglicans. Sans cela ils n'auroient pas pu hériter.
Elle étoit avec sa fille aînée qui avoit alors douze à
treize ans, et dont la belle physionomie me frappa.
Il m'arrivera dans cinq ans d'ici de devoir parler
de cette charmante fille.

Elle est morte à l'âge de cinquante ans veuve du
comte de XX, après avoir brillé dans sa patrie
par sa sage conduite, par ses vertus sociales por-
tées au suprême degré, et par son esprit qui parut
au grand jour dans plusieurs petits ouvrages écrits en
langue françoise dans le style le plus noble exempt
de toute prétention.

Dans cette même année j'ai eu un petit démêlé
avec la justice françoise. En voici la narration.